

L'Abbeille.

12^{ème} Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

12^{ème} Année.

VOL. XII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 10 AVRIL, 1879.

No. 30.

Le beau.

Chaque fois que mon âme ici-bas prisonnière
Rencontre en son exil quelque image du beau,
Quelque reflet lointain de la pure lumière
Qu'on ne contemple à nu qu'au delà du tombeau,

Je sens en moi vibrer une corde attendrie
Tout mon être frémit troublé d'un saint émoi,
Comme si je voyais de l'absente patrie
L'image se dresser tout à coup devant moi !

Ces rayons détachés de la beauté divine,
Ces raies de splendeurs en tous lieux dispersées,
Qui de l'Éden détruit colore la ruine
Et qu'à l'homme déchu le Seigneur a laissés,

M'attirent tout entier vers leur auteur suprême,
L'amour qui me les prête appelle mon amour.
Par ces degrés divins je monte à Dieu lui-même
Les biens que j'ai reçus je les offre à mon tour.

Je bénis dans les dons la puissance qui donne,
L'invisible ouvrier dans l'œuvre que je vois,
Dans les fleurs épars de l'antique couronne,
Je reconnais celui qui nous avait fait rois.

Le soleil sur son char poursuivant sa carrière,
Changeant en ses aspects, immuable en son cours,
Des mondes infinis l'éclatante poussière,
Et la splendeur des nuits plus belles que les jours,

La grâce répandue en toute la nature,
Les spectacles divers de la terre et des cieux,
Tout monter, ô Seigneur, ô roi de la nature,
Votre nom à ma bouche et des plours à mes yeux !

Et pourtant, ici-bas, il est une merveille
Qui m'émeut plus encor pour son charme vainqueur,
Et, pénétrant en moi par les yeux ou l'oreille,
Va toucher plus à fond les fibres de mon cœur.

C'est le labeur sacré, c'est l'œuvre du génie,
C'est la terre enfantant un ouvrage du ciel :
C'est la grandeur humaine et l'humaine harmonie,
C'est Dante et Bossuet, Mozart et Raphaël !

Oh ! revêtir le vrai d'une robe immortelle
Qui sous ses plis charmants en laisse voir les traits,
Donner à sa pensée une forme à belle
Que les siècles ravus l'aimoront à jamais !

Concevoir et tirer de son âme féconde
Des accents si profonds, de si nobles courbes,
Que, portés par l'amour jusqu'à la fin du monde,
Ils frottent d'âge en âge enchanter l'univers !

Créer des vers si purs en leur magnificence
Qu'ils planent au-dessus des peuples et des temps,
Et qu'antiques déjà quand ils prennent naissance,
Ils sont toujours nouveaux malgré le cours des ans

En un mot dans un œuvre éterniser sa vie,
Partager avec Dieu le nom divin d'auteur,
Voilà ce qui m'émeut, voilà ce que j'envie,
Voilà l'héritage du pouvoir créateur !

Qu'il est beau de semer les rayons et les flammes
Dans la funèbre horreur de nos nuits d'ici-bas,
Et de faire à pleins bords couler Dieu dans les âmes
Par des canaux d'or pur qui ne s'épuisent pas !

Quelle ivresse pour l'âme en sa course mortelle,
De voler pour sa part en aide au genre humain,
Et de s'accroître en passant, sûr de d'une parcelle,
Le trésor de beauté qu'il porte en son chemin !

Je ne saurais prétendre à ce rôle sublime :
Je ne monterai point à ces nobles sommets,
Mais j'essayerai du moins, l'œil fixé sur la cime,
De m'élèver toujours sans m'arrêter jamais.

Et ne pouvant moi-même accomplir votre ouvrage,
Augustes ouvriers, je vous crierai d'en bas :
"Pourraient vos labeurs, hommes de Dieu, courage !
Combattre, nous vivons du fruit de vos combats !"

A. DE SÉJOUR

Le chemin de fer du nord.

Enfin j'ai vu le chemin de fer du nord.
J'ai fait connaissance avec lui six semaines après sa mise en opération, partant dans l'enfance de son organisation et quelques semaines avant l'époque critique de la fonte des neiges qui peut-être pourrait causer de l'ennui à ses gencives. Pour mieux le connaître, j'ai pris un train de jour qui se trouvait un train mêlé ou mixte suivant le langage ordinaire. J'eus ainsi l'avantage d'entrer dans un char qui servait pour toutes les classes de passagers et qui savait à la fois réunir l'économie et le niveau démocratique. Sur les bancs en bois il n'y avait que de la peinture, sèche heureusement. Heureusement aussi, j'avais oublié de mettre dans ma valise certains effets qui me serviraient de complaisant cousin.

Le prix du passage est quelque peu aristocratique. Il est bien vrai que l'agent de la station où je montai dans les chars, me fit entendre des choses magnifiques. Je ne devais payer que la moitié du prix, mais comme il n'avait pas chez lui les papiers nécessaires, j'aurais à payer dans les chars. Dans les chars on me fit payer seulement pour jusqu'à la jonction de St-Martin. Puis à cette jonction l'agent me traita comme le commun des mortels en dépit de la maigreur de ma bourse. Voilà ce que j'ai gagné à ne pas aller prendre ma place à la première station, au terminus à Hochelaga.

Il est bon de savoir que le chemin de fer du nord en quittant Montréal soit pour Ottawa soit pour Québec manifeste un peu d'hésitation. Il se dirige tant bien que mal vers le Nord-Ouest, quitte à se prononcer une demi-heure plus tard. Dans l'Île Jésus, sa décision s'accomplit à environ deux milles du Moulin du Crochet qui a l'honneur de considérer les trains tant de l'Est que de l'Ouest, honneur qui lui est bien rendu et à bon droit. Le convoi de Québec suit une fort belle courbe vers le Nord-Est et dit adieu à la branche qui se rend à Ste-Thérèse.

Il ne faut pas oublier non plus que les chars après avoir quitté Montréal à l'extrémité Est n'osent pas, je ne sais pourquoi, s'éloigner immédiatement, mais se rendent par une diagonale aux postes avancés de la ville du côté du Nord. Les citadins peuvent donc à leur goût se diriger vers la station de l'Est ou vers celle du Nord où plus tard peut-être ils ne seront pas exposés à l'inconvénient que j'ai marqué tout à l'heure. Également le voyageur que le convoi amène à Montréal, peut à son gré descendre au Mile-End où l'attendent les chars urbains qui le conduiront par la rue St-Laurent jusqu'au centre de la ville, ou bien continuer jusqu'à Hochelaga. Là, deux lignes chercheront à capter ses faveurs ; les chars de la rue Ste-Marie lui font valoir les splendeurs encore lointaines de la rue Notre-Dame ; les chars de la rue Ste-Catherine sourient au mathématicien et lui indiquent avec fierté cette avenue si droite, si neuve et qui se prolonge à perte de vue. Maintenant si vous me demandez mon avis sur le choix que vous aurez à faire en arrivant à Montréal, je vous dirai franchement : adoptez la rue Ste-Catherine. Voici pourquoi. En suivant la rue St-Laurent vous arrivez sans doute en définitive aux édifices les plus considérables de Montréal, au Palais de Justice, à l'Hôtel-de-Ville et à Notre-Dame ; mais cette rue vous fait voir Montréal en quelque sorte de travers. A moins d'être affamé, n'y passez pas : car vous longerez une série de *groceries* de famille, d'hôtels peu splendides et vous serez ahuri par le bruit des voitures de toute sorte. D'un autre côté la rue Ste-Marie à part le mérite d'être dans le faubourg Québec, n'est guère remarquable. Mais la rue Ste-Catherine est large, animée, vous fait voir la ville dans toute sa longueur, et réunit l'importance à la variété. Elle vous montre tout près de ses trottoirs l'Église St-Vincent de Paul, puis St-Jacques, Notre-Dame de Lourdes, l'École (Archambault) du Plateau, Nazareth, puis le Gesù, la cathédrale Anglicane et enfin le vaste Hôpital-Général.

Elle vous permet aussi de voir facilement le clocher de St-Pierre, l'Église Notre-Dame et ne vous défendra nullement d'écouter le bourdon, s'il s'ébranle en votre honneur ; elle passe tout près